Après les années mauvaises de 1815 et 1816 dans le Jura

Autor(en): **Krieg, E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **31 (1926)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-685143

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Après les années mauvaises de 1815 et 1816
dans le Jura

par E. KRIEG, pasteur à Grandval

J'ai eu la bonne fortune de trouver, dans le coin le plus obscur d'un de nos vieux greniers de Grandval, toute la collection d'une feuille qui se publiait à Porrentruy de 1817 à 1832; son titre français était « Le Journal du Jura » et son titre allemand « Leberbergisches Wochenblatt ». Organe officiel il était rédigé dans les deux langues et contenait les décrets et ordonnances du gouvernement, les avis intéressant nos communes, les publications de ventes diverses, les nouvelles militaires; il avait une rubrique pour la dernière heure à l'étranger comme au pays, dans laquelle il parlait de l'Afrique et de l'Amérique comme des nations européennes; de temps à autre ce journal donnait un article plus étendu sur des questions agricoles, forestières ou médicales, enfin quantité de faits qui pour de vieux amateurs du passé ont conservé une saveur délicieuse! tels ces détails sur les clochettes des vaches, par exemple, sur la cueillette de la poix, sur les semelles de santé, etc., la note joyeuse n'en faisait pas défaut. C'est en un mot une mine de renseignements. C'est dans ces pages que j'ai puisé la plus grande partie des matériaux de ce travail qui sera donc l'image fidèle de l'état de nos populations jurassiennes il y a cent ans.

Nous constaterons qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que les mêmes causes engendrent aujourd'hui comme autrefois les mêmes effets; les années de misère de 1815 et 1816, avec le triste héritage des précédentes, furent suivies d'une époque troublée exactement comme celles de la grande guerre ont laissé des traces qui ne sont pas encore effacées; et pourtant, malgré ces difficultés, nos ancêtres ne se sont pas plus laissé abattre que nos contemporains, mais ont fait preuve d'une énergie indomptable.

On remarquera bien des points de rapprochement entre nos deux époques éloignées de cent années, mais aussi quels progrès et que de différences .

Il s'agit donc d'une description faite par un voyageur anonyme qui parcourt les bailliages du Jura et qui chemin faisant vous livre ses réflexions sur les gens, la nature et les bêtes; nous aurions bien aimé le connaître parce qu'il n'est pas un sot, et que ses réflexions sont marquées au coin du bon sens.

Il en est une d'abord d'ordre tout général, d'un bout à l'autre du pays notre voyageur entend une plainte sur la misère des temps; les subsistances sont à des prix inabordables, le travail

manque, les classes indigentes sont dans la détresse; tristes conséquences du cataclysme qui a bouleversé l'Europe sous le règne du petit Corse; il est vrai que le gouvernement a pris des mesures. Il a fait distribuer à bas prix du pain, du riz et des biscuits. De son côté la charité privée n'est pas restée inactive quoique quelques communes n'aient pas fourni de bien grosses sommes pour l'assistance de leurs pauvres; la masse des secours particuliers est immense, et d'autant plus remarquable que ce pays offre peu de fortunes considérables.

L'auteur se pose une question, toujours actuelle du reste: pourquoi certaines communes ont-elles plus de pauvres que d'autres? « J'en ai rencontré dont les occupations sont toutes rurales et qui n'ont presque point d'indigents; j'en ai vu au contraire où il n'y a d'autre industrie que celle relative à la culture de la terre et où les pauvres abondent; il faut que cette différence tienne à des vices locaux. Je crois qu'on peut attribuer cette misère à un fonds de paresse alimenté par une trop grande confiance dans les ressources communales; il y a dans l'Evêché des communes qui ont beaucoup de biens-fonds et où une partie des produits sont partagés chaque année entre les bourgeois. Qu'arrive-t-il de ce partage? C'est que les pauvres, se fiant sur le beurre, le fromage, le bois ou l'argent qu'ils doivent retirer, se dispensent de travailler et que, dans des années comme celles que nous traversons, ils meurent de faim en attendant le lot qu'ils ont mangé d'avance. »

L'auteur relève encore que beaucoup de terres sont mal cultivées, que l'industrie ne marche pas et que la vie est excessivement chère.

Le remède serait de procurer à tous du travail, mais l'auteur reconnaît que si le conseil est facile à donner, la pratique est un peu plus malaisée.

Aussi voici son idée qui pour être puisée dans les souvenirs bibliques de Joseph en Egypte, n'en est pas moins excellente.

Il faudrait réunir les fonds dûs à la bienfaisance des particuliers, des communes et de l'Etat, les confier à des hommes probes qui eussent fait travailler les pauvres selon leur métier ou leur profession. Le produit de ces différents travaux mis en réserve jusqu'à des temps opportuns pour être vendus, constituerait un capital qui aurait rapporté son intérêt; c'est l'histoire des vaches grasses et des vaches maigres.

Notre voyageur n'est pas insensible aux beautés naturelles du pays; elles lui font oublier un peu la pénible impression que lui fait l'état économique de la contrée. « Au pied de ces montagnes élevées qui traversent le Jura du nord-est au sud-ouest, s'ouvrent des vallées profondes, recouvertes de champs et de prairies; de nombreux troupeaux en animent les côteaux et des ruisseaux coulent partout. La nature est ici riche en beautés de divers genres; il y a de quoi exercer le pinceau du peintre, les recherches du naturaliste, la plume du poète. L'agriculture trouve également des sujets d'observation et de réflexions.

A l'exception des plaines de l'Ajoie et de celle qui forme le bassin de Delémont, les terres sont généralement en pente; l'agriculture ne m'a pas parue très perfectionnée; on a fait jusqu'ici ce qu'ont fait les ancêtres, et les instruments aratoires n'ont pas changé de formes.

On ne rencontre de grandes plantations de pommes de terre que dans la vallée de Bassecourt, et les herbes artificielles ne sont communes que dans les environs de Bienne, Laufon, Delémont, Porrentruy et dans la partie supérieure du val de St-Imier. »

Avec les beautés naturelles, le voyageur admire volontiers nos beaux villages respirant l'ordre et la propreté. Il pénètre dans ces habitations entourées d'arbres fruitiers, de fumiers artistement construits, de jardins bien soignés, et jusqu'à des tas de bois formés avec ordre et régularité. Pourtant il remarque des traces de négligence dans certains villages qu'il ne veut pas nommer; il se contente de dire que ces négligences servent à faire mieux ressortir les maisons qui se distinguent par leur entourage de propreté.

Notre ami fait ses réflexions sur les intérieurs qu'il visite; la chambre est rangée, la cuisine garnie de vases et d'ustensiles propres, signes non équivoques d'une famille animée d'un bon esprit d'ordre, de subordination, de travail et d'accord.

Quant à la manière de s'habiller il remarque qu'on est assez bien mis les dimanches et jours de fête (à Moutier, Porrentruy et Delémont on porte un costume local), mais que pendant la semaine hommes et femmes négligent un peu leur mise; il voudrait au moins qu'on veillât davantage à la propreté du corps et qu'on ne trouvât plus des enfants couverts de crasse.

« Tandis que les bains abondent dans la Suisse allemande, on n'en trouve aucun dans le Jura. Je conseille très fort aux habitants de l'Evêché de se procurer de ces établissements; les eaux ne leur manquent pas, pas même les minérales! L'architecture de ce pays est le genre français; au sortir du village de Boujean on quitte des chaumières ou des maisons recouvertes de chaume pour trouver des maisons formées de murs et recouvertes en bardeaux ou en tuiles. Mais en général elles sont basses et de construction vicieuse, enfoncées souvent dans la terre.

Mais c'est une chose remarquable, dit le voyageur, combien peu l'on fait attention au renouvellement de l'air dans les chambres comme si celui qu'elles renferment était meilleur que celui qu'on respire dehors. »

Un petit chapitre est aussi consacré aux auberges: « Chacun sait, dit le narrateur, que le bon état de ces établissements n'est point chose indifférente pour attirer la clientèle dans le pays; on se demande comment ils sont tenus, si on y trouve des commodités, de bons fourrages pour les chevaux, de bons lits pour les personnes. Le bon marché est encore un point capital, car nul n'aime à être rançonné dans une auberge. »

Or, peu d'hôtellerie répondent à ces desiderata; il en est qu'on peut recommander, celle de la Couronne à Bienne et à Tavannes, celles de l'Ours à Court et Delémont et une à Soyhières. Rien vu dans les Montagnes franches, ni dans le vallon de St-Imier, sauf peut-être la Couronne qui gagnerait à posséder des bâtiments moins mauvais et antiques; on y reçoit un bon accueil. En général on ne trouve dans l'Evêché que des vins mal choisis, on n'est pas pourvu d'ustensiles pour les boissons chaudes comme le thé et le café; puis il n'y a aucun journal dans aucune auberge, pas même celui qui s'imprime à Porrentruy. Les prix sont excessifs; c'est une véritable usure. »

Un mot aussi sur la main-d'œuvre.

« Je me suis informé de ce que valait dans le pays une journée de travail; à ma grande surprise on m'a dit qu'elle allait jusqu'à 14 batz, soit 2 francs de France; à Berne on loue des ouvriers pour 10 à 11 batz. La raison de cette cherté est à rechercher dans l'industrie manufacturière si cette contrée en avait plus que d'autres; mais à part l'horlogerie et une fabrique d'indienne à Bienne, je n'ai remarqué aucune branche de travail considérable en activité; ce renchérissement tient donc à d'autres causes; au bien-être des habitants, ou peut-être à leur indolence qui fait qu'on manque d'ouvriers. Evidemment cette circonstance est un obstacle à l'exécution de grandes entreprises; toutefois on remarque un changement dans cet ordre de choses car, grâce à une privation presque complète des moyens de subsistance, le pauvre est obligé d'offrir son travail à bas prix, souvent en échange de sa nourriture.

Ayant observé la vie matérielle des habitants de l'Evêché, notre voyageur aborde le domaine moral et spirituel; quant au caractère, il a cette remarque: à quelques manières près, le peuple de cette contrée se distingue par un fond de gravité; ses mouvements sont lents et tranquilles, il se porte rarement à des déterminations promptes, et ses travaux ne s'exécutent pas avec une grande vitesse. »

Le paysan va au travail d'un pas négligé; souvent il est appuyé contre la porte de sa maison ou assis sur un banc, la pipe à la bouche, et un air sentencieux et contemplatif.

« On m'a dit qu'autrefois la jeunesse était bruyante et qu'il ne se passait presque point de soirées de dimanches sans qu'il y eût des scènes de cabaret. On m'a dit aussi que les travaux de la campagne se faisaient avec plus d'hilarité, que dans le temps des fenaisons et des moissons, l'air retentissait de chansons et que les danses terminaient d'ordinaire les travaux. »

Et notre narrateur de constater que tout est changé; les cabarets sont déserts les dimanches comme les jours ouvriers et si les travaux de la campagne ne sont plus égayés par les chants, il faut en chercher la cause dans le sentiment d'inquiétude avec lequel l'habitant de nos contrées a traversé les années qui viennent de s'écouler. L'avenir au surplus ne lui paraît pas particulière-

ment gai; les chants et les ris avaient été remplacés par des bruits de guerre et on se demande ce que demain apportera.

Une cause de cette gravité et de cette lenteur réside aussi, suivant le voyageur, dans le climat et dans la nourriture; plongés dans une atmosphère souvent imprégnée de brouillards, les habitants ont une fibre lâche et molle, et la nourriture aqueuse à laquelle ils sont habitués (herbages, pommes-de-terre) contribue à ce résultat; ce qui n'empêche qu'on rencontre quelques minois frais et roses, surtout sur les montagnes.

Ces constatations amènent notre inconnu à parler de l'état sanitaire des populations de l'Evêché.

« Tandis qu'ailleurs on rencontre des crétins et des goëtres, ici on voit beaucoup de jambes ulcérées. »

La cause? Cela tient peut-être à la nourriture salée, à l'usage du fromage et de la viande fumée; il y a d'autres maladies: la phtisie qui n'est guère connue que depuis que les arts sédentaires se sont fixés dans ces montagnes; puis un mal particulier qui fait ses ravages parmi les doreurs; les personnes adonnées à cette branche de l'horlogerie en ressentent les mauvais effets par le tremblement de leurs membres, les coliques et les paralysies auxquelles les expose l'emploi du mercure. M. le bailli du district de Courtelary a pris des mesures pour remédier à cet inconvénient en ordonnant que les doreurs, nombreux dans le val de St-Imier, ne pourraient désormais vaquer à cette profession qu'à l'aide de cheminées qui emporteraient les vapeurs malfaisantes du mercure.

Notre ami nous parle d'autres maladies encore, mais il déplore cette manie des paysans qui donnent plus volontiers leur confiance à des empyriques qu'à des hommes « éclairés de l'art » dont on ne manque pas dans le pays.

Ici le médecin du petit Champoz, M. Moser, a son chapitre pas méchant du reste, l'auteur lui reconnaissant deux qualités à défaut du mérite de la science; il a, dit-il, une certaine expérience et il traite ses patients à très bon compte.

Il continue: « Si l'on montre une certaine indifférence aux soins de la santé on ne pourrait pas mettre plus d'empressement à se procurer de bons artistes vétérinaires pour le bétail; encore ici ce sont des moyens empyriques que l'on emploie en cas de maladie. »

Suit une statistique du bétail: 10,000 chevaux et poulains et 25,000 bêtes à cornes. Chaque cheval ayant une valeur de 140 fr., chaque bœuf de 130 fr., une vache 70 fr.; on atteint la somme de 3,750,000 fr. qui représente la valeur du bétail dans l'Evêché, et dans ce capital ne sont compris ni les chèvres, ni les porcs, ni les bêtes à laine.

Notre statisticien suppose qu'il périt annuellement une bête sur cent: valeur 37,500 fr., et alors, si l'on ne veut pas laisser le bétail abandonné aux soins de l'impéritie et de l'ignorance, il faudrait qu'il y eut au moins par bailliage un bon artiste vétérinaire.

« C'est ici le lieu de parler d'un autre arrangement qui a été pris en cas de mort du bétail; on m'a parlé d'une société d'assurances qui s'est formée dans la commune de Corgémont. Un tel arrangement me paraît extrêmement sage et digne d'être recommandé. »

Autre chose qui manque également dans un pays où l'on garde tant de vaches, ce sont les laiteries ou fromageries banales; il y a bien les nombreuses fermes et métairies où l'on fabrique beurre et fromage (particulièrement sur la chaîne de la Chasserale (sic) et de monts où les herbages sont excellents); puis Bellelay avec ses têtes de moines. »

Parlant de l'agriculture le voyageur fait mention d'une nouvelle herse dont il décrit l'agencement et qui est due à M. Besson, le père du pasteur de Tavannes; le même a construit des batteuses en grange qui facilitent grandement l'ouvrage.

Passant en revue les produits du sous-sol jurassien l'auteur fait mention des mines de fer, d'une terre qui pourrait servir à la fabrication de la fayence et de la porcelaine (il mentionne qu'une fabrique de fayence a été établie dernièrement à Cornol).

Puis il relève une infinité de choses qui pourraient être employées dans l'industrie; les mousses, par exemple, qui peuplent en abondance les forêts du Jura, renferment une gomme qui est propre à remplacer celle du Sénégal dans la plupart des arts; pour les toiles peintes, dans les papeteries, pour la soie, pour les encres, etc. Il suffirait de faire subir une certaine manipulation à ces lichens que nous foulons aux pieds et ils produiraient un revenu considérable.

Enfin le voyageur rend attentifs ses lecteurs à un autre moyen d'industrie:

« On néglige encore de tirer parti de tous ces buissons qui croissent sur les pâturages et dans les landes; on les brûle de temps en temps, c'est vrai; mais pourquoi n'en pas recueillir soigneusement les cendres pour faire de la potasse ou pourquoi ne pas les brûler dans des fours à chaux pour que le produit puisse être employé à bonifier les terrains maigres et couverts de joncs? »

Ici s'arrêtent les observations du voyageur; elles sont celles d'un homme qui sait voir et qui désire le progrès et le bien-être des populations avec lesquelles il est en contact; encore une fois nous ne regrettons qu'une chose c'est qu'il ne se soit pas fait connaître. Mais nous avons quelques soupçons qu'il ne soit autre que le Doyen Morel auquel toutes ces questions économiques et agricoles étaient familières.